

Prunella 610.5
S678
M515

lyses savantes des théories sociologiques de la genèse de la criminalité et des troubles politiques. Lombroso s'y montre dans toute la force de son génie. J. M.

La folie transitoire de nature neurasthénique, par le professeur VON KRAFFT-EBING (*Wien. klin. Wochenschrift*, 1891).

L'auteur passe en revue les conditions prédisposantes de la folie transitoire : tare héréditaire et constitution névropathique (équilibre constitutionnel instable des centres vaso-moteurs, excitabilité anormale des cellules ganglionnaires de l'écorce cérébrale), infirmité acquise de l'organe central par traumatisme de la tête, affections centrales (alcoolisme chronique, syphilis cérébrale et autres affections locales du cerveau), psychoses primordiales, par exemple, la démence paralytique et les névroses centrales (hystérie, épilepsie, etc.).

La clinique aujourd'hui enregistre des cas de folie transitoire de nature neurasthénique. Son diagnostic offre quelque difficulté parce qu'on peut la confondre avec la folie transitoire de nature épileptique. De là une difficulté au point de vue du pronostic et du traitement. Le diagnostic doit s'établir par l'étude simultanée des accès, des intervalles lucides et de l'étiologie de l'affection.

L'auteur relate quatre observations très instructives qui se rangent sous cette rubrique et qui confirment l'existence de cette forme morbide sur laquelle il a d'ailleurs l'attention depuis 1883.

Hypermnésie partielle : un cas d'hypermnésie des chiffres, par M. BAUDOUIN (*Sem. médic.*, 1892).

Tout porte à croire que, chez l'homme, l'inégalité des diverses espèces de mémoires — on ne discute plus aujourd'hui l'existence des *mémoires localisées* — est bien la règle et nullement l'exception. Cela résulte probablement, soit d'un inégal développement de l'un ou l'autre des organes des sens, soit plutôt d'un état non identique des différents centres cellulaires cérébraux préposés à la réception, à l'emmagasinement des impressions reçues.

Rien d'étonnant, dès lors, à ce que la *mémoire des chiffres*, grâce à une conformation spéciale de certaines parties du système nerveux central, puisse atteindre un degré véritablement extraordinaire, tandis que celle des personnes ou des lieux, celle des mots ou des langues, par exemple, reste à l'état normal ou même au-dessous du taux, d'ailleurs fort variable, dont dispose le commun des mortels.

Rien d'étonnant encore à ce qu'une sorte de mémoire l'emportant notablement sur les autres, en raison de dispositions anatomiques congénitales, son développement progressif, sous l'influence d'un entraînement bien compris, puisse gêner — fait connu sous le nom d'antagonisme des mémoires — le perfectionnement des autres.

Telle est le cas de Jacques Inaudi, le calculateur qui a été présenté à l'Académie des sciences et qui fait en ce moment courir tout Paris au Concert-Parisien; tel est le cas, en général, de tous les enfants prodiges du même genre. Et ces sujets, qui jouissent en même temps d'une invraisemblable facilité pour manier cérébralement les chiffres, pour jongler véritablement avec les nombres et exécuter les opérations arithmétiques les plus diverses, valent certes la peine d'un examen approfondi; mais il faut bien savoir que cette aptitude étonnante à travailler, en se jouant avec les chiffres, que cette aptitude, qui se développe certainement avec l'exercice comme le prouve l'observation d'Inaudi, n'est probablement, chez ces « artistes du nombre, » qu'une conséquence de cette mémoire si particulière, de l'hypermnésie partielle, colossale en tant que hypermnésie localisée.

Ces courtes données théoriques étaient nécessaires à rappeler pour la plus facile compréhension des détails et des remarques qui vont suivre. Cela dit, nous avons hâte d'en arriver à l'histoire de Jacques Inaudi et nous allons brièvement en faire le récit. Aussi bien le *curriculum vite* de tous les calculateurs prodiges se ressemble-t-il fort : on pourrait presque, chose bizarre, superposer leurs vies. Ce qui montre, comme nous le faisait remarquer M. le professeur Charcot, dont nous avons tenu à recueillir l'opinion avant d'examiner Inaudi, que le moment sera bientôt venu où l'on pourra écrire l'histoire naturelle de ces personnalités si curieuses.

Jacques Inaudi est né le 15 octobre 1867 à Onorato, province de Roquebrune, en Piémont. Il a donc aujourd'hui vingt-quatre ans.

Au pays natal, comme H. Mondeux, autre calculateur célèbre dont nous parlerons bientôt, il commença par garder les troupeaux. Mais le petit pâtre piémontais ne tarda pas à abandonner ses champs pour la vie vagabonde : il suivit bientôt ses parents dans leurs courses à travers ce petit monde qu'on appelle la Provence.

Depuis le jour où il quitta ses pénates jusqu'à celui où il vint, pour la première fois, à Paris, il vécut ainsi dans le midi de la France. Accompagnant son père qui jouait de l'orgue dans les rues, l'enfant n'avait, jusque là, réussi à apprendre que la façon d'apitoyer les passants : il avait pour rôle exclusif de faire la collecte, pendant que le papa tournait la manivelle et, par malheur, la recette n'était point souvent fructueuse. Bientôt une marmotte sur le bras, il parcourait

le Languedoc, allant de ville en ville et, pour gagner péniblement son pain, faisait valoir, du mieux qu'il pouvait, les talents variés de la paisible bête dont vivaient jadis tant de Savoisians. Un beau jour, Inaudi s'en vint à Marseille trouver son frère aîné qui était garçon de café. Celui-ci le prit avec lui et remarqua avec quel attrait et quelle rage il s'exerçait à calculer. Les oisifs du café, mis au courant par le frère, ayant appris que l'enfant pouvait faire de tête des calculs compliqués, se divertirent fort à lui poser des questions, qu'il résolvait sans effort apparent. D'ailleurs, paraît-il, il offrait parfois ses services aux pauvres gens en peine, arrêtés par une multiplication malaisée. Il avait commencé, dès l'âge de six ans, à faire des additions de douze chiffres, des soustractions de dix, des multiplications de trois chiffres par trois chiffres.

Les habitués qui fréquentaient l'établissement où Inaudi avait reçu l'hospitalité s'intéressèrent à l'enfant, le firent calculer sans trêve et bientôt il apprit à mener à bien de grandes multiplications, à extraire des racines carrées, des racines cubiques, etc. Aussi bien notre petit bonhomme y trouvait-il et plaisir et profit : ses auditeurs, émerveillés, lui donnaient chaque fois, sans lésiner, une récompense qui lui semblait un trésor.

Enfin vint le jour où un commerçant, né malin, se rendit au café où Inaudi calculait sans cesse, sans pourtant faire fortune, et assista à l'une de ses représentations en petit comité. Il flaira une affaire, fit part au grand frère de ses espérances, de la richesse de la mine qui restait improductive et obtint l'autorisation d'emmener l'enfant avec lui à Paris. On était en 1880.

Ce négociant — c'était M. Dombey — se transforma en impresario, lança Inaudi et lui enseigna le moyen de gagner sa vie et celle de son... barnum. Depuis cette époque, le calculateur piémontais constitue ce qu'en argot de théâtre on appelle un « numéro, » absolument au même titre que le pygopage Rosa-Josepha.

Au commencement de 1880, au moment même de son arrivée dans la capitale, c'est-à-dire à l'âge de douze ans et demi, il fut soumis à l'examen de P. Broca, qui à la séance du 4 mars de la Société d'Anthropologie ⁽¹⁾, le présentait en fournissant quelques renseignements ⁽²⁾ sur ses débuts et les calculs difficiles que, dès

(1) P. BROCA, *Sur un enfant illettré, nommé Jacques Arnodi, doué de la faculté de faire des calculs très compliqués*; in *Bull. de la Soc. d'Anthropol. de Paris*, 1880, t. III, 3^e série, p. 244.

(2) D'après notre enquête personnelle, quelques-uns de ces renseignements seraient inexacts et P. Broca aurait été induit en erreur. Rien

cette époque, il pouvait déjà faire. Il est intéressant de reproduire ici les termes mêmes de la communication de notre grand anthropologiste : c'est là un document d'une réelle importance, qui aidera singulièrement celui qui, un jour, voudra écrire l'histoire de ces cerveaux prodiges.

« Arnodi (lire : Inaudi), dit Broca⁽¹⁾, est un enfant maigre assez chétif, très petit pour son âge; le tronc et les membres sont bien conformés et ne présentent aucun signe de rachitisme. La tête est très volumineuse, eu égard à la taille; elle est, en outre, très irrégulière. Une dépression longitudinale sur la ligne médiane du front indique que la suture métopique est persistante. Le front est très bombé; les deux bosses frontales sont toutes deux très saillantes, mais la droite l'est beaucoup plus que la gauche. Les bosses pariétales sont aussi très prononcées, surtout la gauche, de sorte qu'il existe un certain degré de plagiocéphalie. Cette conformation ne peut être attribuée à l'hydrocéphalie et paraît due à l'hypertrophie cérébrale. L'enfant est très intelligent; son regard est vif, sa physiologie animée. Il n'a aucune timidité. *Il ne sait ni lire ni écrire. Il a les chiffres dans la tête, mais il ne les écrit pas.* »

P. Broca continue son récit en racontant à quels calculs Inaudi se livre à l'aide de sa seule mémoire; il indique le temps employé pour les diverses opérations proposées et résolues, les erreurs commises et reconnues d'ailleurs avec la plus parfaite bonne foi par le calculateur pris en défaut. Malheureusement, nous ne pouvons reproduire ici les expériences qui furent faites devant P. Broca et devant la Société d'Anthropologie; mais, en lisant dans un instant ce qu'Inaudi accomplit aujourd'hui, on pourra remarquer, chemin faisant, quels progrès il a réalisés depuis douze ans, c'est-à-dire depuis son premier séjour à Paris.

En 1880, il fut aussi présentée par M. Camille Flammarion à la

d'étonnant à cela, pour des motifs faciles à deviner, et ceux que nous fournissons, malgré tous les soins que nous avons mis à les recueillir, sont peut-être sur quelques points erronés. Mais, franchement, à l'impossible nul n'est tenu. Et, où un maître s'est laissé prendre, il sera bien pardonné à l'élève d'être resté au-dessous de sa tâche.

(¹) Comme on a pu le voir par la note précédente en 1880 Inaudi s'appelait alors Arnodi. Peut-être un impresario intelligent a-t-il changé à dessein Arnodi en Inaudi. Inaudi voulant dire en latin : *inoui*, c'était là un moyen tout trouvé pour faire rire un instant le public, en remarquant finement que tout était *inoui* dans la vie du dresseur de marmotes : son cerveau... et son nom.

Salle des Conférences. Puis il fut engagé aux Folies Bergères, plus tard au théâtre Robert Houdin. Il fit une nouvelle apparition il y a huit ans (1883) à la Scala. Malgré son âge, il n'avait point à ses débuts passionné le public comme aujourd'hui : ce qui se comprend facilement, étant donnés les progrès qu'il a accomplis depuis quelques années.

Après ce stage à Paris, il partit en province, toujours accompagné de M. Dombey; il s'est montré, à Londres (1882) où il échoua; à Bruxelles, à l'Eden; en Suisse; au Palais de Cristal à Marseille; aux Folies Bergères à Rouen; à Nantes où nous l'avons vu jadis, etc.; dans presque tous les théâtres et cafés de France, où il a pu gagner quelque argent.

Inaudi, comme nous l'avons vu, a eu des commencements fort pénibles; il fut même au début fort maltraité par son père et par ses frères. Et, après l'avoir confié à M. Dombey, les parents exercèrent vis-à-vis de ce dernier un chantage en règle; aussi, cet impresario s'est-il ruiné. Inaudi ne se serait efforcé de calculer que pour gagner quelque argent, dans le but d'éviter les brutalités de ses parents.

Ces jours derniers, à diverses reprises, nous l'avons vu de près, l'avons interrogé, fait causer; nous avons entrepris une petite enquête auprès des gens qui l'entourent et le gardent avec un soin jaloux. Il n'y a, nous a-t-on conté, rien de spécial dans ses antécédents paternels ou maternels. J'incline à croire plutôt que le sujet ne se souvient de rien. Peut-être même ne veut-il rien dire? On a les plus grandes peines, comme chacun sait, à faire parler tout ce monde qui cependant, en public, jase trop facilement. Inaudi n'aurait jamais fait de maladie importante, n'aurait jamais été victime d'un traumatisme cérébral. En un mot, on ne note rien, ou plutôt on ne peut rien découvrir, absolument rien, dans ses antécédents héréditaires ou personnels. Il a eu deux frères, dont l'un vit encore; son père n'est point mort. Sa mère est décédée à l'âge de trente-quatre ans à la suite d'une *maladie de poitrine*.

C'est aujourd'hui un garçon de vingt-quatre ans environ, sa physionomie est toujours aussi caractéristique, aussi curieuse et le piémontais d'autrefois est depuis longtemps naturalisé français. Au-dessus de petits yeux, légèrement bridés à l'instar des orientaux et toujours perdus dans le vague, un front immense, carré, aussi haut que large, surplombant une figure calme, à la bouche petite, au nez droit et fin. L'angle facial est extrêmement développé, comme dans les statues grecques; les oreilles sont assez larges, mais bien conformées. Inaudi dort bien, n'a point d'insomnie et aime beaucoup le lit.

Le développement de la tête est encore aujourd'hui un peu

au-dessus de la moyenne. Inaudi est tout petit de taille, râblé; son corps est trapu et sa constitution est restée solide. Il a l'allure et l'apparence d'un paysan dégauchi, à puissante musculature; mais, sur les planches, en face d'un public suspendu à ses lèvres, quand les chiffres s'en échappent comme une nuée de sauterelles, il prend plus d'aplomb, répond franchement et parfois avec une légère pointe de malice. En scène, il fait même des jeux de mots, au milieu de ses extractions de racine septième, et de temps en temps de l'esprit. Il ne le donne que pour ce qu'il vaut ⁽¹⁾. Aujourd'hui, il sait lire et écrire ⁽²⁾, a du goût pour la lecture, les cartes, etc. Il joue tous les jeux, principalement le billard.

M. le professeur Charcot, qui a examiné le crâne d'Inaudi à l'une des dernières séances de l'Académie des sciences où il a été présenté, comme je l'ai dit plus haut, n'a point retrouvé la particularité notée par Broca. Il a constaté seulement — il nous l'a répété à nous-même — l'existence d'une légère crête osseuse médiane, correspondant probablement à la suture interpariétale; cette crête, qui a été remarquée aussi par M. Darboux, ne se prolonge pas sur la région frontale. Cette dernière paraît désormais régulière et le côté gauche du crâne semblable au côté opposé. M. Charcot ignore complètement la signification de cette saillie osseuse.

Il nous faut signaler maintenant quels tours de force peut exécuter Inaudi. Placé, sur la scène, près du trou du souffleur, il tourne le dos aux tableaux noirs placés derrière lui et sur lesquels l'impresario écrit les données des problèmes posés, pour permettre au public de bien se rendre compte des calculs effectués. Les mains croisées sur la poitrine, il écoute avec une extrême attention la question qu'on lui adresse, la répète, la fait répéter s'il le faut, jusqu'au moment où il l'a bien comprise. Presque immédiatement, il fournit une solution juste, sans cesser de regarder bien en face les spectateurs, sans écrire quoi que ce soit — il n'écrit jamais en calculant, — sans être susceptible d'être troublé, quelque bruit que l'on fasse. Voulez-vous un exemple? Il additionne, en quelques secondes, sept nombres de 8 à 10 chiffres : tout cela de tête, grâce à des moyens à lui particuliers. Il termine une soustraction de deux nombres de 21 chiffres en quelques minutes à peine, trouve aussi rapidement la racine

(1) Jeune, il était plus naïf et son intelligence s'est très notablement développée depuis quelque temps.

(2) Nous avons sous les yeux un spécimen de son écriture et sa signature; nous regrettons vivement de ne pouvoir les reproduire faute de temps.

carrée, la racine cubique d'un nombre de 8 à 12 chiffres, si ce nombre est un carré parfait; il met un peu plus de temps quand, à cette extraction de racines carrée ou cubique, il y a un reste. Il trouve, de même, avec une célérité incroyable, la racine septième d'un nombre de plusieurs chiffres. Il fait une division, une multiplication en moins de temps qu'il ne faut pour l'énoncer. Chose encore plus étonnante, une heure après avoir fait toutes ces opérations de tête, après avoir trouvé la solution de problèmes très difficiles à résoudre par l'arithmétique, il se rappelle, avec une précision des plus remarquables, tous les chiffres sur lesquels il a eu à opérer.

Il calcule aujourd'hui certainement bien plus vite qu'au moment où il fut examiné par Broca; d'ailleurs, sa mémoire des chiffres semble avoir continué à se développer depuis l'âge de onze ans.

Il y a un exercice auquel il se livre avec une prédilection très marquée, même pendant qu'il fait des multiplications énormes, qu'il extrait des racines : c'est la recherche du jour qui correspond à une date donnée. Il a trouvé un procédé empirique qui lui fournit assez vite la solution demandée, à l'aide de quelques soustractions et additions, qu'il termine d'ailleurs en une ou deux secondes à peine. Il calcule aussi avec une célérité non moins étonnante, la quantité d'heures, de minutes ou de secondes qu'une personne a vécues, quand on lui donne la date de sa naissance.

Il peut travailler avec ses chiffres et parler tout à la fois, mener de front deux ou trois grandes opérations en même temps, résoudre trois ou quatre problèmes posés à la suite les uns des autres, passer de l'un à l'autre, répondre à différentes questions d'arithmétique, tandis qu'il cherche à se bien fixer dans l'esprit les données d'un problème : On dirait presque qu'il peut simultanément s'occuper de deux opérations à la fois...

Rien ne parvient à l'émouvoir, à le déranger de ses calculs; les interruptions parties de la salle le laissent froid et il continue à entasser des Péliens de chiffres sur des Ossa de nombres, alors que son barnum s'efforce de répondre aux spectateurs mécontents de ne pas voir leurs problèmes agréés.

Aujourd'hui, il se trompe rarement, et quand il avance un résultat, celui-ci a bien des chances d'être exact. S'il se trompe, il reconnaît vite son erreur, car il dit qu'il fait toujours la preuve des opérations qu'il a dû exécuter.

P. Broca, en 1880, n'avait pu se rendre compte de ses procédés de multiplication : il l'avouait sans embages. Aujourd'hui qu'Inaudi possède une intelligence bien développée, il les explique sans peine. Tandis que nous commençons à compter de droite à gauche pour la multiplication, il procède au contraire de gauche à droite.

Soit à multiplier 345 par 527. La série d'opérations que fait Inaudi est la suivante :

$$\begin{array}{rcl}
 1^{\circ} & 300 \times 500 & = 150.000 \\
 2^{\circ} & 300 \times 27 & = 8.100 \\
 3^{\circ} & 527 \times 40 & = 21.080 \\
 4^{\circ} & 527 \times 5 & = 2.635 \\
 \text{Total} & . . . & \underline{181.815}
 \end{array}$$

En somme, quatre multiplications et une addition : tout cela est terminé en quelques secondes, bien plus rapidement que si un praticien exercé avait pris la plume.

Broca, dès 1880, avait découvert la méthode qu'Inaudi emploie pour extraire les racines carrées, cubiques, etc. C'est un procédé de tâtonnement que ce maître anthropologiste comparait avec beaucoup de justesse à celui qu'on suit d'ordinaire pour chercher un mot dans un dictionnaire.

Mais Inaudi, fait extrêmement important, n'est pas seulement une machine à calculer. Il peut aussi faire œuvre véritable de mathématicien et trouver par l'arithmétique et la méthode des tâtonnements successifs la solution de problèmes qu'on ne résoud d'ordinaire que par l'algèbre. L'impresario insiste sur ce point et il a raison ; il ajoute même qu'il n'en est ainsi que *depuis deux ans*. A ce point de vue, Inaudi a exécuté devant nous des problèmes assez complexes qui, résolus de la sorte, lui ont demandé plus d'une soixantaine d'opérations successives, paraissant défiler devant ses yeux avec une rapidité vertigineuse, comme les images d'un kaléidoscope sans cesse en mouvement. Et les difficultés qu'il a récemment surmontées dans ce genre d'exercices à l'Académie des sciences sous les yeux de MM. Darboux, Bertrand et Poincaré, à la Sorbonne, au Ministère, en présence du Ministre de l'Instruction publique, M. Bourgeois, sont vraiment colossales. Les plus forts mathématiciens de notre temps, même M. Poincaré, dont on connaît la compétence en pareille matière, ont dû en convenir.

Ajoutons encore qu'il peut retenir des chiffres *pendant des mois*, à condition qu'il y ait utilité à le faire ou qu'il le veuille, pour une raison quelconque. Alors « il les classe » d'une façon spéciale. Il met une minute à retenir un nombre de vingt-quatre chiffres.

Nous ne pouvons indéfiniment citer des exemples. Nous préférons, en terminant l'exposé des brillants calculs d'Inaudi, montrer comment il se comporte quand il jongle ainsi avec ses millions. Pendant qu'il additionne ou soustrait billions et quintillions, il ne ferme pas les yeux ; après avoir, avant de commencer, répété deux ou trois fois, à très haute voix et avec lenteur, les nombres donnés, il mar-

motte entre ses dents, avec une volubilité fantastique tout en regardant autour de lui et en écoutant ce qui se dit, des paroles inintelligibles; quand on peut en saisir quelques-unes, on n'attrape ainsi, au vol, que des chiffres. Il cligne de l'œil par instants, étend souvent la main gauche et fait plusieurs fois glisser sur la paume les doigts de la main droite. Quand il ébauche ce geste, il a fini et semble déjà faire la preuve de l'opération proposée. En somme, il a l'air de parler constamment, d'entendre les chiffres sonner sans cesse à son oreille, comme un musicien est poursuivi par les notes du morceau qu'il compose. Il ne semble pas voir écrits sur un tableau, devant lui, les nombres qu'il manie avec une si grande facilité.

Au bout d'une heure d'un travail continu, il éprouve une certaine fatigue; et l'impression générale des auditeurs, qui se retirent aussi exténués que lui, est que la base de tout cela est une *mémoire* absolument invraisemblable, capable de retenir des quantités innombrables de chiffres.

Inaudi a eu des prédécesseurs, et tout donne à penser qu'il naîtra encore des calculateurs prodiges. Parmi ceux qui l'ont devancé dans cette voie, il faut citer d'abord Zerah Collburn, dont parle M. Ribot dans son livre sur les *Maladies de la mémoire* et qui, à l'encontre de notre sujet, « voyait ses calculs devant ses yeux. » Cet américain, au dire de J.-F. Nisbet, fut exhibé en Europe dans la première moitié de ce siècle. On lira avec intérêt, dans l'ouvrage récent de ce dernier auteur, le résumé de cette histoire, rédigé d'après des mémoires que Collburn publia lui-même.

Un jeune berger sicilien, du nom de Mangiamele, peut aussi être comparé à Inaudi; mais il paraît que les maîtres de ce garçon ont toujours tenu secrètes les méthodes de calcul dont ce dernier se servait. C'est Henri Mondeux, dont la vie est aujourd'hui connue de tous, qui se rapproche peut-être le plus du calculateur qu'on peut voir de nos jours. Grâce au rapport que fit, en 1840, à l'Académie des sciences, le mathématicien Augustin Cauchy sur cet enfant prodige, on possède des données précises sur ses débuts obscurs et sa manière de faire. Né aux environs de Tours, d'une famille de misérables gens, Mondeux commença par garder les troupeaux. Dès sa plus tendre enfance, il s'amusait à compter des cailloux, à combiner entre eux les nombres qu'il avait représentés de cette manière, car il ne connaissait pas encore les chiffres. Après s'être longtemps exercé seul, au milieu des champs, il se mit à offrir à un moment donné, aux personnes qu'il rencontrait, la solution de problèmes divers. Un instituteur, M. Jacoby, le distingua et le fit instruire. Puis, il le conduisit à Paris et le présenta à l'Institut. Un instant,

on fonda sur cet enfant les plus grandes espérances; mais l'État ne voulut pas alors s'intéresser à son sort, et finalement il mourut dans la misère et dans l'oubli vers 1862. On n'a pas publié, que nous sachions, la relation de son autopsie, à supposer qu'elle ait jamais été faite, ce qui n'est pas probable.

Un fait bien remarquable est à constater tout d'abord, et M. le professeur Charcot en a montré tout l'intérêt : c'est l'identité presque absolue des conditions de naissance, d'existence, de développement précoce que présentent tous les calculateurs prodiges. Comme nous le disions au début, ils sont, presque tous, superposables, quoique certains d'entre eux soient un peu plus forts que que les autres. Ils se ressemblent tous : tous ont éprouvé, en très bas âge, ce besoin de calculer sans cesse; on dirait presque qu'il s'agit là d'une impulsion véritable. M. Charcot la compare à une sorte d'inversion sexuelle qu'on observe chez des enfants qui, dès cinq ou six ans, voient déjà des images voluptueuses se dresser devant eux. Pour lui, il s'agit là d'un fait de même ordre : c'est une véritable fatalité. Les calculateurs, de même que ces enfants dégénérés, sont marqués à l'avance.

Ces « génies » partiels, dont les procédés de calculs ne sont pas toujours identiques, mais sont toujours analogues, doivent être rapprochés dans une certaine mesure des déséquilibrés héréditaires qui présentent de même une impulsion à compter, et M. Charcot est convaincu que, si l'on pouvait fouiller avec soin les antécédents d'un sujet à l'hypermnésie localisée, on trouverait dans sa famille des indices très nets d'une dégénérescence. Toutefois, il ne faudrait pas placer aujourd'hui, dans la même catégorie, les vrais *arithmomanes*; les faits, relatés en 1880 par M. Delasiauve à la Société d'Anthropologie et ceux publiés récemment par M. Cullerre d'épileptiques avérés se livrant à des calculs divers, semblent d'un ordre un peu différent. Tout porte à croire que dans ces cas il y a lésions, peut-être lésions localisées; chez les calculateurs, au contraire, il est à craindre que d'ici longtemps on ne trouve rien de pathologique dans leur cerveau. Mais nous sommes ici dans le domaine de l'hypothèse.

M. Charcot a été très frappé des points de ressemblance qui existent entre les grands musiciens, les mathématiciens illustres, les calculateurs prodiges. Tout ce monde d'artistes — le mot semble jurer un peu, appliqué à des gens qui font de la mathématique, cette science abstraite entre toutes — va vite en besogne, a bien rapidement atteint le maximum de rendement intellectuel qu'il peut fournir. On l'a dit bien des fois : nos plus célèbres mathématiciens ont donné, à trente ans, toute la mesure de leurs capacités. Ne

sait-on pas qu'un musicien ne fait guère de progrès passé la quarantaine ? Glissons ; n'appuyons pas.

Faut-il ajouter encore que pour être un génie, si petit soit-il, il est presque indispensable d'être légèrement toqué, d'être tout au moins un déséquilibré ? Il vaut peut-être mieux ne point trop insister pour l'instant sur ces questions brûlantes, et, revenant à nos calculateurs, faire remarquer plutôt que le secret de leurs divers exercices paraît bien résider tout entier dans l'exagération d'une variété de mémoire. M. Charcot ne pense pas, en effet, qu'une autre faculté soit nécessaire pour combiner entre eux les chiffres accumulés dans le cerveau et recueillis, comme dans le cas d'Inaudi par exemple, par l'appareil auditif.

Par acquit de conscience, nous avons enfin demandé à notre savant maître si l'on avait quelques données sur la possibilité d'une localisation quelconque de cette mémoire si particulière. Comme nous nous y attendions, M. Charcot a répondu que la science était muette sur ce point et que le moment n'était pas encore venu de formuler une hypothèse.

Si cet article, forcément incomplet, pouvait engager un de nos confrères à refaire l'histoire naturelle de ce groupe si caractéristique des grands amis des nombres, comme on étudie en Anthropologie l'histoire d'une race et de ses variétés, nous croirions avoir atteint — nous faisant en cela l'écho autorisé de M. le professeur Charcot — une partie du but que nous nous sommes proposé en rédigeant des notes prises, on le devine sans peine, avec la plus grande précision possible ; et si ces quelques lignes, consacrées à une personnalité vraiment digne d'intérêt, pouvaient contribuer à maintenir fixée sur elle l'attention de ceux qui nous gouvernent, à souligner les vues des membres de l'Institut qui désirent l'attacher à un établissement scientifique, et, par suite, à permettre d'en continuer l'observation médicale, nous pourrions croire n'avoir point perdu notre journée.

Les soins à donner aux aliénés (Journ. of ment. science, 1890, 1891).

Nous avons reçu par l'intermédiaire du Dr Urquhardt, de Perth, deux rapports au sujet des soins à donner aux aliénés. Ces rapports ont été faits par des Commissions de la *Medico-psychological Association* de la Grande-Bretagne et de l'Irlande et ont été adoptés aux réunions annuelles de 1890 et 1891.

Le premier rapport exprime le sentiment général que l'éducation de ceux qui sont appelés à soigner les malades réclame une attention